

LYON ARTISTIQUE

THÉÂTRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

— Les manuscrits ne sont pas rendus —

ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

Société de Publicité Artistique

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

ABONNEMENTS

LYON ET LE RHONE		DÉPARTEMENTS	
Six Mois	4 fr.	Six Mois	5 fr.
Un An	8 fr.	Un An	10 fr.

SOMMAIRE

TEXTE. — Au Feu! **Henri Rojeas**. — Lettre Parisienne. **Charles Dulot**. — *Le Capitaine Loys*, **Jules Claretie**. — Le Salon de 1900, **Valbregouse**. — CHRONIQUE THÉÂTRALE : Théâtre des Célestins, **Théo-Dureuil**. — Les Concerts, **Marcel Guy**. Concerts et Spectacles. — Chronique Sportive. — Echos et Nouvelles.

ILLUSTRATIONS. — M. Millefaut, sculpteur. — M^{me} Tassu-Spencer. — M. Philipp, pianiste.



Au Feu !

(Extrait des MÉMOIRES de M^{lle} Fleury, du théâtre de l'Odéon).

... Ce 18 Mars 1799 restera éternellement gravé dans ma mémoire et quel que puisse être l'âge auquel il me soit donné de parvenir, j'aurai toujours devant les yeux cette date inoubliable. Je m'étais levée ce matin-là plus tôt qu'à l'ordinaire, car un clair soleil de printemps tapant aux vitres de ma chambre, semblait m'appeler au dehors et me faire souvenir, en même temps, que je devais être au théâtre à midi pour la représentation de l'après-dîner. Je jouais dans *Misanthropie et Repentir* de Kotzebue, avec Saint-Prix, Picard et Varenne et M^{mes} Raucourt et Joly. Je ne mis pas longtemps à ma toilette, car il me tardait d'être dans la rue; à peine y fus-je que je me sentis prise d'une invincible tristesse et que la pensée de ne pas me rendre au théâtre traversa un instant mon esprit. Je ne m'y arrêtai point cependant et chassant loin de moi cette langueur inexplicable je continuai ma route au plus vite. Comme j'arrivai au coin d'une petite rue et m'apprêtais à traverser la chaussée, je fus dépassée par une élégante calèche qui s'avançait au trot de ses deux chevaux anglais et sur les coussins de laquelle se prélassait une jeune femme que je reconnus aussitôt au sourire à la fois ironique et familier qu'elle m'adressa. C'était notre camarade, M^{lle} Jeannot, nouvelle venue au théâtre où sa jeunesse et sa beauté lui avaient valu bien



M. MILLEFAUT
sculpteur.

[(Photographie VICTORRE.)]

des jalousies, encore qu'elle ne jouât que des rôles dans lesquels sa personnalité n'avait guère chance de se faire valoir. Elle paraissait d'ailleurs n'en avoir cure, possédant hôtel et chevaux et n'apercevant encore que fleurs et lumières au « banquet de la vie » où elle s'asseyait avec toute l'ardeur de ses vingt ans et la conscience de sa séduisante joliesse blonde. L'envie est un vilain défaut dont j'ai su me garder suffisamment, et d'habitude les toilettes ou les bijoux de notre camarade n'excitaient en moi aucun de ces mauvais désirs qui emportent quelquefois les femmes et les font rougir, à la réflexion, de leur faiblesse; mais en cette matinée, pourtant si ensoleillée et si riante, je ne sais quelle jalousie me mordit le cœur, à l'aspect de cette séduisante créature que sa calèche avait peine à dérober à l'admiration des passants, et je me surpris à souhaiter — ô souhait funeste — qu'il lui arri-

vât quelque jour malheur! Hélas! pouvais-je supposer que ce désir criminel, et inconscient en quelque sorte, serait aussi vite exaucé, et de si cruelle façon?

Jepénétraibientôt dans le théâtre et montai directement à ma loge, qui se trouvait à l'avant-dernier étage. J'insiste sur ces détails d'apparence futile, parce que tous sont fixés dans mon esprit et qu'ils ont d'ailleurs leur importance dans le drame effroyable et mystérieux qui allait se dérouler. J'avais à peine eu le temps de ranger ma coiffure et de jeter un coup d'œil sur une brochure qui traînait dans un coin de ma loge que je perçus avec netteté un bruit insolite. Machinalement, j'ouvris la porte; une âcre odeur de fumée me saisit à la gorge, et au même instant parvint à mes oreilles ce cri terrifiant : « Au feu ! »

Déjà la loge voisine de la mienne s'ouvrait brusquement, et le beau Saint-Prix en sortait tout pâle. Il me

prit la main, j'entraînai M^{lle} Joly, que nous avions heurtée en fuyant, et quelques minutes après nous étions dans la rue.

Il me serait impossible de dire exactement de quelle manière nous parvînmes au dehors. C'est même, à la vérité, la seule chose dont le souvenir me soit imprécis, à cette distance. Lorsque je veux y arrêter ma pensée, mes efforts se perdent dans je ne sais quelle brume, et il me semble avoir fait un de ces rêves horribles qui traversent parfois le sommeil, et dont on perd toute notion à la minute même où l'on est éveillé. J'ai la vision de couloirs et d'escaliers, déjà envahis par la fumée, où la chaleur devenait peu à peu intenable et où l'on voyait à peine à quelques pas devant soi, puis, de la place du théâtre, éclatante de soleil, noire de foule, emplie d'un tumulte et d'un bourdonnement indescriptibles, qui redoublèrent à notre apparition.

En reprenant un peu mes sens, je vis un spectacle terrifiant. Le théâtre brûlait en entier; les flammes sortaient par paquets des larges baies de la façade. On eût dit d'immenses langues de feu qu'un génie puissant et irrité dardait sur la foule en émoi. Tout le monde contemplait les bras croisés, avec la rage de l'impuissance, les progrès rapides du sinistre. Pour comble, les gardes-pompes qui ne s'étaient guère pressés d'arriver virent l'eau manquer, dès le début de leur attaque. Enfin, après une attente mortelle, on put commencer à combattre sérieusement l'incendie.

Le premier émoi passé, nous nous regardâmes mutuellement. Saint-Prix, remis de sa terreur, s'était composé un visage à la Polyucte où la tristesse le disputait à la résignation. Picard allait et venait avec force gestes et ses yeux se portaient invinciblement vers le cabinet directorial, où devait reposer, objet de ses inquiétudes, un de ses innombrables manuscrits; M^{lle} Joly semblait surtout préoccupée de ne pas faire mentir l'espèce de jeu de mots auquel se prêtait son nom et que ses admirateurs avaient coutume de lui servir « ah! quelle est jolie, Joly » et deux ou trois fois elle s'était regardée à la dérobée dans une petite glace de poche. Je l'entendis questionner Saint-Prix préoccupé de sa pose : « Ne trouves-tu pas, il me semble que je suis verte? »

Soudain, et comme je cherchais des yeux dans la foule M^{me} Raucourt, que je n'avais pas aperçue, une fenêtre s'ouvrit brusquement au dernier étage du théâtre, avec un fracas de vitres brisées, et la malheureuse apparut, tordant de désespoir ses beaux bras que le public avait bien souvent admirés. Je crus qu'elle allait se précipiter, et instinctivement je détournai les regards, mais déjà une échelle avait été appliquée contre la façade et un garde-pompe, agile et robuste, parvenait au sommet. En quelques secondes notre camarade fut saine et sauve sur le sol; je me précipitai dans ses bras et nous nous étreignîmes avec une ardeur d'amitié que nous n'aurions soupçonnée jamais. Il me semblait qu'à cette minute précise je venais moi-même d'échapper à la mort.

Hélas! il ne devait pas en être de même pour tous. A peine avais-je repris mes esprits qu'une idée terrible lancina mon cerveau : et Jeannot à laquelle personne ne songeait, que j'avais vue entrer au théâtre, et que j'étais certaine de ne point avoir aperçue sur la place, moi qui y étais arrivée des premières? Un funèbre pressentiment m'étreignit et je ne conservai bientôt plus de doute lorsque le bruit courut dans la foule que les gardes-pompes venaient de découvrir un cadavre dans les couloirs des loges de l'étage supérieur. Frissonnante d'horreur, je

courus vers Saint-Prix pour lui faire part de mes craintes trop fondées, et je vis venir alors de son côté Saint-Phal dont les cheveux brûlés et les vêtements déchirés attestaient qu'il avait eu peine à échapper aux flammes. Les larmes aux yeux il répétait d'une voix entrecoupée: « La malheureuse enfant, la malheureuse enfant! » Nous apprîmes de la sorte que, fuyant avec Jeannot, il avait été séparé d'elle par un rideau de feu et qu'il lui avait été impossible de l'en arracher quoi qu'il fasse...

O mon souhait funeste! avec quelle intensité de remords il me revint en ce moment à l'esprit. Pauvre petite Jeannot! si blonde, si frêle, si « figurine de Saxe » si menue en face du destin indéchiffrable et écrasant, maintenant elle n'était plus qu'une chose informe et épouvantable, objet de pitié et aussi d'horreur, après avoir été celle qui passe dans un sourire et vers qui volent en troupe les désirs! Et je songeais à la parole d'Œdipe: « Il ne faut envier personne avant qu'il ne soit mort. » Quelle application le destin s'était chargé de nous en fournir! Une tristesse si profonde enveloppait toutes les âmes que la jolie Joly oubliait de rendre sa pâleur intéressante, et que Saint-Prix lui-même ne songeait plus à Polyucte...

Henri Rojeas.

Bassin de **SOURCE DES CÉVENNES**
VALS
DIGESTIVE, LAXATIVE, DIURÉTIQUE



LETTRE PARISIENNE

L'*Aiglon*, d'Edmond Rostand, au théâtre Sarah-Bernhardt. — L'enthousiasme à la première représentation. — La *Robe rouge*, de M. Briex, au Vaudeville. — Ecllosion excessive d'œuvres nouvelles.

L'*Aiglon* est joué.

Voici la curiosité passionnée, avec laquelle la nouvelle œuvre d'Edmond Rostand était attendue, satisfaite. Oui, *satisfaite*, dans le sens le plus absolu du mot: car l'*Aiglon* est une œuvre plus grande, plus haute, d'une plus prodigieuse envolée que *Cyrano*, et son triomphe emporte plus de gloire.

M. Rostand, sans s'inquiéter du goût évident de son récent public pour le truculent et l'héroï-comique, ne suivit que la pente d'une inspiration libre. Celle-ci s'obsédait d'une figure d'histoire moderne, très petite pour l'historien strict qui juge seulement les influences et les résultats, très grande ou très troublante pour le poète amateur d'âmes.

C'était François-Charles-Joseph, le roi de Rome, Napoléon II, le duc de Reichstadt, le Petit Bonaparte, le fils de l'Homme, car tous ces noms, dans les vingt et un ans de sa vie, échurent à l'impérial et pâle rejeton. Il est sans histoire. Par là même il tente la légende poétique. A trois ans, quand s'écroule l'Empire, sa mère, la frivole Marie-Louise, l'emporte auprès de son grand-père, l'empereur François II d'Autriche. A Vienne, à Baden, à Schœnbrunn, l'enfant grandit, sage, intelligent, subtil même, avec son âme précoce de phthisique, qui s'envolera à l'heure où les autres hommes entrent, enfin majeurs, dans la vie. Il ne fut rien que le petit de l'Aigle. Mais le mystère de son existence vaine grandit dans l'âme du poète. Si le duc de Reichstadt ne fut rien, s'il parut dormir, il rêva peut-être. Et quels rêves, sans doute!

M. Edmond Rostand a récréé ces rêves, dont de vieux papiers autrichiens, souvenirs de confidents, lui suggèrent quelques images. Il n'a enguirlandé son héros d'aucune aventure grossièrement façonnée. Le prince est chaste; point de galanteries. Point davantage de conjurations, ou presque, et pas plus en tout cas que dans l'histoire. Alors? Alors il reste, chanson sans geste,

l'humaine et mentale épopée, il reste l'ébat solitaire d'une âme perdue, très haut. Le génie dramatique en fait un poème extraordinaire.

Au lever du rideau, nous sommes à Baden, près Vienne, en 1830. Le duc de Reichstadt, qui est dans sa vingtième année, cache secrètement son amour de la France, au milieu de l'existence élégante et frivole qui ravissait son oiselle de mère, Marie-Louise. L'auteur lui prête l'espérance du trône, la soif du travail, et tous les sentiments nobles et généreux. La vérité historique est-elle là respectée? Que m'importe, puisque tout cela est exquis, émouvant, délicat et charmant.

La comtesse Napoleone Camerata, Corse ardente et brûlée de bonapartisme, arrive jusqu'au prince sous un déguisement de couturière et le supplie d'écouter ses partisans, qui conspirent pour son évasion. Un vieux valet du château assiste à cet entretien. C'est Flambeau, dit Flambard, ancien grenadier de la garde, type merveilleux de bravoure et de jovialité, de dévouement et d'héroïsme, et qui symbolise l'âme du peuple français. Flambeau a servi le père et n'a pas voulu se séparer de l'enfant. Lui aussi supplie le duc de se laisser ramener en France, où l'idée napoléonienne est plus vivante que jamais, et de sa vaste houppe — comme témoignage de son dire — il sort des assiettes, des verres, des coquetiers, des mouchoirs, tous marqués à l'effigie du roi de Rome. Cependant celui-ci veut d'abord demander à son grand père, l'empereur d'Autriche, de lui rendre le trône de France.

François II, bon vieux, donne ce jour-là, audience à ses sujets. Ils lui apportent leurs suppliques, et il n'en repousse aucune. Un pauvre encapuchonné glisse la sienne : il sollicite la restitution d'un champ qu'on lui vola : « Accordé ». Le pauvre jette son manteau ; C'est Napoléon II, et son champ, c'est la France ! Alors commence entre l'enfant et le vieillard une scène de câlinerie exquise. Sur ces genoux, le duc implore son trône comme une gâterie. Il enjôle. Est-ce que ce ne serait pas gentil de dire « mon petit-fils, l'empereur des Français ! »

L'aïeul cède : le petit régnera. Entre Metternich : tout est perdu ! C'est l'ennemi de l'Aigle et de l'Aiglon. Il feint d'obtempérer à l'auguste volonté, mais il demande des garanties : la presse muselée, l'abolition des titres impériaux, le blanchiment du drapeau tricolore, tout enfin... jusqu'à ce que le jeune duc éclate, injurie le ministre, accable l'aïeul, et annonce qu'il se fera tout seul empereur !

Puis il rentre, exténué, dans son appartement. Il en ressort quelques instants après pour placer sur une table le « petit chapeau » qui doit être le signal avertissant Flambeau qu'il accepte l'offre de ses partisans. Et tandis qu'il va sommeiller dans cette même chambre où jadis, triomphant, son père se reposa entre deux victoires, Flambeau vient veiller sur le repos du fils comme il veillait sur le sommeil du père. Il a vu le « petit chapeau » et il est radieux, si radieux qu'il se passe cette gaminerie héroïque de monter la garde avec la tenue des temps passés.

Mais voici Metternich qui vient morigéner Reichstadt. Flambeau se dissimule dans l'ombre. La vue du « petit chapeau » évoque chez l'Autrichien le souvenir du grand empereur. Sa rage et sa haine mal assouvie se réveillent. Il se rappelle que l'« Autre » aussi coucha là. Angoissé, il se demande si le grenadier de garde ne va pas lui barrer la route... « Halte-là » crie Flambeau, en croisant la baïonnette. Metternich pense rêver, et Flambeau, ayant saisi la méprise du ministre, s'efforce à la prolonger — c'est le seul moyen de ne pas être pris — et goguenarde le diplomate : il affirme que l'empereur vit toujours, qu'il n'y a eu ni Waterloo, ni 1815, et Metternich, affolé, serait presque sur le point de le croire s'il ne voyait entrer le duc de Reichstadt. Le grenadier part par le balcon. La garde tire sur lui mais le manque.

— Ah, vous conspirez. s'écria Metternich, en traînant le prince devant une glace, mais regardez-vous donc ! Vous n'avez rien d'un Napoléon. Vous êtes blond, vous avez les yeux bleus ; c'est du sang autrichien qui coule dans vos veines. Regardez-vous ! Regardez-vous ! Et le pauvre prince brise d'un coup de candelabre la glace qui lui renvoie une figure si peu Bonaparte, si peu Corse, et tombe inanimé.

Mais revenu à lui, il sent son enthousiasme échauffé, et il est résolu à retrouver sa liberté.

En compagnie du fidèle Flambeau il s'échappe d'un bal masqué où la comtesse Camerata, vêtue du même uniforme blanc, tient sa place, et déjà il est arrivé jusqu'à la frontière, devant la plaine de Wagram. Mais là reparait son naturel indécis et irrésolu. Il apprend que le frère d'une jeune fille, cette délicieuse Source, lectrice de Marie-Louise, et qui l'aime tendrement, a surpris le secret du rendez-vous qu'il lui avait donné le soir même durant le bal. Le jeune homme a promis de se venger sur le duc de cette atteinte à l'honneur de sa famille. Reichstadt est alors persuadé que la comtesse Camerata, qui sous son travestissement, a dû aller au rendez-vous, aura été assassinée. Il veut donc aller à son secours et il tergiverse. Cependant arrive la comtesse. Rassuré de ce côté, il pense alors à la chère petite Source, et il hésite à passer la frontière malgré les exhortations énergiques de la Camerata.

Les agents de Metternich ont ainsi le temps d'arriver. Ils s'emparent de Flambeau, mais celui-ci, avant qu'on ait pu le ligotter, se frappe lui-même avec son couteau. On laisse Reichstadt et le soldat mourant. Dans son délire il se croit encore à la bataille de Wagram. Le duc flatte son agonie, feint de suivre le combat et de le lui répéter. Flambeau dont les yeux s'éteignent, murmure :

— Et que fait l'Empereur?

— Un geste...

— La Victoire!

Il tombe. Reichstadt, pris de fièvre, croit entendre dans le vent qui siffle et gémit sur la plaine de Wagram, les lamentations des héros qui succombèrent sur ce champ de bataille. Ce sont les victimes qui se souviennent et qui accablent le fils. Alors il sent pourquoi sa vie échoue, pourquoi sa fin approche. Il paye pour les victimes de la gloire «... je suis expiatoire ! »

Il est l'holocauste, il comprend, il s'offre. Alors les voix rassurées montent plus suaves... Mais quels accords s'y mêlent. Une marche? L'infanterie autrichienne! Le héros tire son épée... Que faites-vous, monseigneur? c'est votre régiment! C'est lui, en effet. Le rêve s'efface, le réel recommence. François, duc de Reichstadt, d'une voix blanche, prend la tête de ses soldats...

Maintenant le destin se résout. Il s'est offert, il part sans regrets. L'archiduchesse le prie de communier avec elle, veut le leurrer d'espairs. Ce sacrement, lui affirme-t-elle, n'est pas le dernier, puisque la règle des princes d'Autriche est que toute la famille assiste à la suprême hostie. Il feint d'accepter le mensonge. Derrière une tapisserie les princes sont à genoux. Un sanglot éclate qui trahit tout : l'amoureuse Petite Source n'a pu contenir son cœur qui se brisait... Le duc de Reichstadt fait venir, tout proche de son lit, le berceau du petit roi de Rome qu'il fut, et il meurt en se faisant lire les fastes de l'empire par le général Hartmann.

— Remettez-lui son uniforme blanc, dit l'implacable Metternich.

La salle alors est tout entière debout. Et, bien qu'il soit une heure et demie du matin, on ne s'en va qu'après que Sarah et Guitry et avec eux Rostand sont revenus six fois sur la scène saluer et recevoir ce qu'ils méritaient d'applaudissements...

Sarah a rendu sa gloire définitive. Divinement, miraculeusement jeune et fière et noble, mélancolique nerveuse et débile, mutine et légère, elle a incarné génialement le petit duc de Reichstadt.

Ce n'était qu'un cri au foyer : « Jamais, jamais Sarah n'a atteint à cette grandeur ».

Un de nos confrères prétend avoir entendu ce mot dans le couloir des quatrième galeries :

— Elle est tout de même rudement épatante, cette demoiselle Héglon !

Cri précieux, car il prouve que la réputation antérieure de Sarah n'était vraiment pour rien dans son triomphe de ce soir.

Le luxe, la beauté de la mise en scène est extraordinaire et dépasse tout ce qui a été fait ces derniers temps.

*
**

La *Robe rouge* de M. Brieux — pièce jouée en ce moment au Vaudeville — a été accueillie avec une faveur extrême. Jugez : trois rappels après le deuxième, trois rappels après le troisième, des acclamations au quatrième acte. Mais pour qui le triomphe ? Pour Réjane, pour Huguenet ou pour Brieux ? Sait-on.

La pièce — vous en connaissez déjà le sujet par ce qu'en a dit, dans son dernier numéro, le *Lyon Artistique* — se promène dans les couloirs du Palais et l'action se passe à huis-clos. C'est simple, c'est violent, et c'est dans la note ; la pièce est venue à son heure, parce que cette heure est très longue et très vieille, vieille et longue comme les institutions.

Et puis il y a une émotion, émotion facile il est vrai : Le public était si bien empoigné par la scène où le procureur général Vagret se rend compte enfin de l'horrible piège que son esprit de professionnel, excité par le désir du succès, a tendu à sa conscience d'honnête homme, qu'il a hué, ni plus ni moins qu'on hue le traître à l'Ambigu, la pratique M^{me} Vagret, lorsqu'elle a voulu continuer à démontrer à son mari le sort qu'il allait faire à sa carrière, et à l'avenir de ses enfants.

Quelques-uns ont donc pu dire avec un semblant de raison : « C'est le *Courrier de Lyon* ». Je dis un semblant de raison, car en réalité il y a, dans ce prétendu drame, une haute valeur morale. Et celle-ci n'est point malaisée à découvrir : s'en prenant cette fois à la magistrature, M. Brieux a placé la critique du juge dans la conscience même du juge ; il montre dans le magistrat, sujet à caution, l'honnête homme, aux prises avec la fatalité de la déformation professionnelle et capable d'en triompher coûte que coûte. C'est le remède indiqué à côté du mal. On entrevoit par là la possibilité d'une réaction contre l'état de choses attristantes qui nous est révélé et par conséquent le devoir de travailler à cette réaction. C'est bien la première fois que M. Brieux ne se contente pas de faire une constatation pure et simple, désobligeante et déprimante des vices sociaux. Il semble enfin avoir renoncé au dilettantisme... Et c'est tant mieux. Un peu de morale active ne peut nuire à une œuvre dramatique.

La mise en scène ne saurait être pour quelque chose dans le

succès de la pièce. Il n'y a ni toilette, ni décors, il n'y a pas un salon bien parisien. Ça se passe à Mauléon, dans les Basses-Pyrénées, et les robes à Mauléon sont à la mode d'il y a trois ans. Il est vrai qu'il y a à voir Réjane, nouvelle en de nouveaux atours, coiffée de bandeaux bruns, attifée d'une robe noire avec un châle et un tablier de cachemire ; elle est très bien et inattendue, populaire, populacière et sincère, et très Réjane au fond.

*
**

Cette semaine, la plus chargée qu'on ait eu depuis longtemps, a vu naître encore *Education de Prince* de Maurice Donnay, *Zigomar* de Gandillot, *La Duchesse de Berry* de M. Bernède... Mais nous en parlerons, si vous voulez bien, la semaine pro-

chaine, à moins que ce ne soit plus de saison... C'est si rapide quelquefois le passage d'une pièce devant les chandelles !

Charles Dulot.



Le Capitaine Loys

M. Lénéka, l'actif et sympathique administrateur des Célestins, nous annonce, pour le 28 mars, une intéressante primeur.

Il s'agit du *Capitaine Loys*, comédie héroïque en vers de MM. Edouard Noël et Lucien d'Hève, pour laquelle notre compatriote, le très distingué compositeur Ch. Widor, a écrit une partition comprenant des entr'actes et de la musique de scène.

Avant de donner à nos lecteurs le compte rendu de cette œuvre nouvelle, nous sommes heureux de leur en offrir un avant-goût en citant quelques passages de l'intéressante préface de M. Jules Claretie qui précède le drame publié chez Flammarion.

L'administrateur de la Comédie-Française donne de curieux détails sur l'héroïne du *Capitaine Loys*, la poétesse lyonnaise Louise Labé, plus connue sous le nom de la *Belle Cordière*.

M. Jules Claretie nous raconte d'abord pourquoi l'œuvre n'a pas

vu le jour sur la scène de la Comédie-Française :

« Les pièces de théâtre, mes chers amis, dit-il en s'adressant aux auteurs qu'il présente au public, ont leurs destins.

La vôtre n'échappera pas à cette loi universelle... et si cette destinée est celle que je souhaite de tout cœur à votre œuvre, le *Capitaine Loys* sera, un jour, applaudi comme il mérite de l'être.

Le Capitaine Loys!... Ce nom m'avait charmé le jour où Edouard Noël, tout plein d'une foi robuste en votre labeur commun, en cette pièce littéraire, bien théâtrale et bien française, m'avait apporté son manuscrit à couverture bleue.

... J'avais lu votre *Capitaine Loys*, un drame de cape et d'épée, une comédie d'aventure, empanachée et ferrailleuse, genre de théâtre que le public de France aimera toujours. Je l'avais trouvé bien campé, très vivant, poétique, attirant, avec de



M^{me} Tassu-Spencer

(Photographie RECTLINGER.)

beaux battements de cœur français. Et nous avons décidé qu'il serait soumis au vote du Comité de lecture.

Vous l'attendiez, cette première lecture, lorsque l'un de vous, mon ami Edouard Noël, fut, sur ma proposition, choisi par le Comité, pour remplacer, en qualité de lecteur dans la commission d'examen des manuscrits, ce très zélé et excellent Edouard Cadol qui cherchait de son mieux parmi les pièces apportées celles qui pourraient être applaudies. Mu par un sentiment de discrétion que ses confrères ont déjà loué, et par le scrupule de respecter les traditions et les lois dont il est devenu l'un des serviteurs, Edouard Noël estima qu'il ne pouvait maintenir la pièce à la Comédie; son collaborateur, M. Lucien d'Hève, s'associa cordialement à ce sacrifice d'une espérance.

Voilà pourquoi le manuscrit à couverture bleue est devenu, sans passer devant la rampe, une brochure à couverture verte et comment la comédie s'est faite un conte en vers, dialogué, en attendant quelque bonne fortune de l'avenir. Aussi bien, l'héroïne de la pièce, qui n'est autre que la poétesse Louise Labé, *la Belle Cordière*, de Lyon, n'a-t-elle pas à craindre les injures du temps. Elle compte bientôt trois siècles de gloire et ce *dict* dramatique, inspiré par elle, lui empruntera sans doute un peu de son éternelle jeunesse, le jour où quelque directeur ira chercher le conte dans la bibliothèque.

Le Capitaine Loys rimé est, comme on l'a dit et redit si souvent depuis Montaigne, une œuvre de « bonne foy ». Tout en imaginant et cherchant, les auteurs ont su se maintenir dans la réalité de

Cette époque charmante
Où la fièvre d'agir rageusement nous mord :
Où, parmi les parfums, l'amant verse à l'amante
Le sang, la volupté, la mort (1).

Des auteurs, il en est un qu'on n'a pas besoin de présenter au public. Edouard Noël, sans compter ses écrits de chaque jour, a, depuis vingt-cinq ans, publié avec M. Edmond Stoullig, *les Annales du théâtre et de la musique*, où il a fait preuve à la fois d'une érudition sûre et d'une rare finesse critique. Le Théâtre-Français lui doit, dans le genre malaisé de l'à-propos — M. Jules Lemaitre a créé un mot pour cela, *l'apropoïde*, — un *Prologue à Bérénice* en collaboration avec M. Lucien Paté et des stances applaudies pour un anniversaire de Corneille. Son poème de *Deïdamie*, à l'Opéra, a heureusement inspiré le musicien Henri Maréchal. L'Académie a couronné ses *Cent Jours*, une étude dramatique de l'autre année terrible, 1815, conçue et écrite dans la manière de Vitet en ses *Etats de Blois*. Sur le même modèle l'auteur prépare pour l'an prochain un *Brumaire* dont nous avons si souvent causé. Ce livre futur ne passera certes pas inaperçu.

Quant à son collaborateur, M. Lucien d'Hève, je suis heureux d'être le premier à lui souhaiter la bienvenue dans le monde des lettres. Si j'excepte quelques sonnets et des notes assez alertes sur Rome, il ne comptait jusqu'ici à son actif que des brochures techniques et des études publiées par la *Revue d'Artillerie*.

Car c'est un officier, et je ne crois pas être indiscret en disant que *Lucien d'Hève* est le pseudonyme d'un jeune capitaine d'artillerie, très épris d'art et de littérature, et qui a eu la double bonne fortune d'être le disciple de M. Jules Lemaitre au Lycée du Havre, et de mon cher et illustre voisin et ami, M. Joseph Bertrand, à l'Ecole Polytechnique.

Louise Labé est une figure historique et une figure légendaire. Son souvenir altéré par plus d'une « nuance » n'a-t-il pas inspiré en 1790, un des bataillons de la Garde nationale de Lyon (celui de la rue Belle-Cordière), lequel arbora fièrement le nom et l'image de la poétesse sur son drapeau, en allant au feu ?

Elle a retrouvé, la belle Loys, tout récemment un adorateur et un défenseur, aussi éclairé que convaincu, dans la personne de

M. Charles Boy. Les recherches de l'*Énamouré* sur la vie de Louise Labé, en tête de sa savante édition des œuvres de la Belle Cordière, à la suite des travaux de l'avocat lyonnais, M. Brouchoud, sont un correctif nécessaire à certaines malices de ce très grand, très profond et incisif Sainte-Beuve. Notre vieux maître n'a pas été tendre pour la femme, s'il a loué la poétesse. Il me paraît avoir trop promptement accepté les perfidies d'un Olivier de Magny, perfidies qui semblent la vengeance, le dépit d'un amoureux évincé.

Les auteurs du *Capitaine Loys* prêtent plus de clairvoyance à leur héroïne, quand ils lui font dire à la très impeccable Clémence de Bourges, de qui l'intimité avec Louise constitue une garantie de vertu pour la Belle Cordière :

Tu ne sais pas comment ils forgent des
[mensonges,
Ceux dont on dédaigna les faciles amours ?
On a des ennemis qui menacent toujours (1).

Quelques lignes de Calvin ont, sans doute, entraîné l'opinion sévère de Sainte-Beuve. Cette

opinion a longtemps prévalu en Sorbonne. Le lyrisme inspiré du grec, de Louise Labé, a été interprété contre elle comme une confession de sa vie privée et, prenant certains vers, ressouvenirs littéraires, pour un aveu, on a oublié peut-être que la femme du XVI^e siècle n'avait pas, dans le doux parler, les pudeurs d'une Princesse de Clèves...

Après avoir passé en revue diverses opinions concernant Louise Labé, M. Claretie conclut ainsi : « Espérons que la Belle Cordière deviendra tout à fait populaire en notre riant pays de France ».

« Sa ville natale est demeurée fidèle à son souvenir. Il existe d'elle, à Lyon, un buste, un peu fantaisiste, hélas ! par Foyatier, l'auteur du *Spartacus* des Tuileries, et placé dans le Musée où plus d'une fois nous avons eu la vision même de l'art antique, la réalisation du Grand Rêve, en contemplant le *Bois sacré des Muses*, cette évocation de Puvis de Chavannes, autre « poète » lyonnais. Les contemporains de la Belle Cordière lui avaient élevé un monument littéraire auquel plus d'un disciple de Marot avait tenu à honneur d'apporter sa pierre précieuse. L'image que nous donne de Louise Labé, d'après les documents, le peintre



M. Philipp, pianiste.

(Photographie PERRI.)

(1) Acte I. Tableau I. Scène IX.

(1). Acte I. Tableau I. Scène VI.

Auguste Berthon, en tête de l'édition du *Capitaine Loys*, s'associera, dans la mémoire des adorateurs de Loyse, aux strophes ailées des deux poètes, et peut-être, un jour, quelque grande artiste aura-t-elle la tentation d'incarner la poétesse guerrière du XVI^e siècle. Car, selon l'expression d'un des jeunes princes parmi les poètes, Loys n'est pas de ceux

Qui dans leur lit de pierre.
Un jour s'étaient couchés pour n'en sortir jamais.

Elle renaît, elle revit et la voici. *Le Capitaine Loys*, à défaut de la rampe, offrira une lecture agréable à ceux qui ouvriront ce livre. C'est un roman d'aventure, une aventure de cape et d'épée. Sous sa forme dramatique, dans sa langue poétique, c'est toute une époque de notre histoire nationale que deux poètes ont fait revivre sous nos yeux, époque de chevalerie et d'honneur, temps heureux de poésie et d'amour. Le Jeu des Muses! Le Jeu de l'Amour! Le Jeu de la Guerre! C'est toute la France. C'est tout le théâtre aussi. Le panache de Cyrano saluera, d'un brin de sa plume, le cimier du capitaine Loys. Et je serais heureux qu'on fût quelque jour cette séduisante « cadette de Lyon-sur-Rhône! »

Jules Claretie.

CRÈME SIMON sans rivale pour l'hygiène et les soins de la peau, se méfier des contrefaçons et exiger toujours la véritable **CRÈME SIMON**.



Le Salon de 1900

LE PORTRAIT

Ne voulant pas nous inscrire en faux contre la règle qui décerne au portrait les honneurs du premier compte rendu d'une exposition de peinture, c'est de cette sorte de production artistique que nous nous occuperons aujourd'hui.

Les échantillons en sont nombreux au Pavillon de Bellecour, parmi lesquels, à notre avis, plusieurs remarquables, beaucoup de bons et d'intéressants, et peut-être aucun dépourvu de toute espèce de mérite.

Il semble que, dans ce genre difficile, l'effort élève toujours l'artiste qui le fait.

M^{lle} Léonie Humbert a deux toiles très dignes d'attention.

Dans *Souvenir*, une jeune femme d'une carnation délicate, le corsage voilé de flots de tulle, est accoudée à une table dans une pose pleine de langueur; chairs d'un excellent modelé, le bras gauche, notamment, d'un admirable relief; composition d'une grande harmonie dans la pâleur distinguée du ton.

Tête de femme nous plaît davantage encore, avec la séduisante fraîcheur et la pureté de traits du visage, l'éclat des yeux, le charme enveloppant de l'attitude: d'un dessin affiné, conçue dans une gamme chaude avec des gradations de nuances d'une extrême finesse, cette très belle œuvre dégage une impression de grâce saisissante.

M. Bardon expose un portrait de femme tout en noir, d'une élégante sveltesse, bien étudié et heureux d'effet.

De M^{me} E. Pascal-Sterrer, une expressive miniature; de M^{lle} C. Miciol, un *Portrait de M. X...* d'un rendu remarquable, solidement peint; de M^{me} Joguet-Marolles, une *Tête d'étude* d'une jolie hardiesse d'allure et bien enlevée.

L'envoi de M. Bourde (*Portrait*) peut être rangé parmi les meilleurs: le caractère éclate sur cette face aux lignes fouillées, avec une vie et une réalité étonnantes: interprétation à la fois très simple et très forte.

M. de Roussel (*Portrait d'Enfant*), demeure fidèle à sa manière, toujours voilant ses sujets, non sans talent du reste, d'une note fondue et flou.

M. Gabriel Trévoux (*Portrait d'Enfant*, *Portrait de M^{lle} C...*), continue à faire preuve des brillantes qualités que nous avons eu si souvent l'occasion de louer chez ce jeune artiste.

Portrait de ma Mère, de M. Marce, est une toile de mérite pour la rigueur du dessin et l'ampleur de la facture; un peu trop sombre seulement.

La *Tête d'étude*, de M. Dubiez a de l'audace et de la désinvolture; tout autre se montre la *Jeune Alsacienne*, de M. Zwiller, aux cheveux d'acajou, à la mine réfléchie, d'une bonne impression.

Un excellent portrait, unissant une douceur de touche rare à la précision de la ligne, est celui de M^{me} B..., de M^{me} E. Blanchard, physionomie dont l'expression devient par là-même particulièrement attachante.

M^{lle} L. Veno, après tant de succès dus à la hardiesse de son pinceau aux précédents Salons, nous présente aujourd'hui un éblouissement de printanière fantaisie dans une fine et gracieuse silhouette de jeune fille à la toilette d'une telle blancheur qu'elle rendrait des points à une hermine; effet très nouveau et très réussi dans la jolie délicatesse de son exécution. Très regardé et très commenté, comme toutes les audaces.

À côté de représentations de figures d'hommes souvent molles et trop cirées, nous aimons à trouver une œuvre d'une vigueur incisive dans un très intéressant envoi d'un jeune et distingué artiste, M. Paul Vulliaud. Sous la forte touche du peintre, par la juste interprétation du sens des traits, la tête du modèle apparaît avec la puissante marque du caractère, de la personnalité et de la vie (*Portrait de MM. Vulliaud*). Une des productions de la plus haute valeur du Salon.

À côté d'un *Portrait de M^{me} X...*, de M. A. Chevallier, très harmonieux de ton et habilement traité, nous sommes arrêté par l'extraordinaire effet de lumière produit par M. Elie Laurent dans le *Portrait de M^{lle} L...* Les chairs diaphanes luisent sous l'éclairage prestigieux; la tête blonde de la jeune fille se détache vivement du fond et sort du cadre. L'habile auteur n'a jamais fait ni plus franc ni plus vibrant.

De M. Lombard, un beau *Portrait d'enfant*, peint grassement, avec une parfaite compréhension du sujet.

De M^{me} Soly, deux toiles, *Etude et Portrait*, d'un faire toujours délicat dans la discrétion d'une gamme sobre, et attirant par le charme original habituel à cette artiste.

Parmi les tableaux de plus grande envergure, figure un magnifique *Portrait de M^{sr} Coullié*, archevêque de Lyon; sur le visage du vénérable cardinal est fixé le reflet de la bonté. L'ensemble frappe par l'imposante richesse de ton, admirablement rendue de la robe du prélat. C'est là l'œuvre du pinceau raffiné du portraitiste A. de La Brély.

Juanita, de M^{lle} Romain, se recommande de la correction de sa ligne en même temps que d'une note pleine de douceur.

M^{lle} S. Olivier, qui a, on le sait, une vision artistique masculine dont elle a tiré déjà de nombreux triomphes, ne nous fera pas oublier ces lauriers par son envoi de cette année; non que la brillante artiste manque à quelqu'une de ses qualités si connues, mais parce qu'elle n'a pas choisi cette fois cette étude difficile du portrait d'homme où elle n'aurait pas manqué de montrer encore une fois la véritable maîtrise qui est sa plus réelle valeur.

Après cela, nous n'avons certes, que du bien à dire du grand *Portrait de M^{me} R.*, sorte d'allycitant symphonie en blanc, où des bras peints de façon supérieure viennent compléter d'une irrésistible grâce le charme de l'attitude de la jeune femme.

(A suivre.)

Valbregeuse.



Chronique Théâtrale

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Quarante années d'existence et un succès toujours égal, voilà qui fait une réputation suffisante à la comédie de M. Victorien Sardou: *les Pattes de Mouche*. Aussi l'avons-nous vu rejouer avec plaisir à la dernière soirée de gala, mercredi, et nous ne pouvons que regretter de voir qu'elle ne sera jouée qu'une fois.

La satisfaction d'applaudir cette œuvre et celle non moins grande de témoigner à M. Sarter toute la sympathie qu'il a su gagner dans

notre ville ont fait aux Célestins une salle comble. Pour la dernière fois qu'il paraissait devant son habituel public, M. Sarter a voulu se distinguer et c'est avec un brio exquis qu'il a interprété le rôle de Prosper Block.

Applaudissements et bravos ont souligné chaque acte et plusieurs scènes. Les *Pattes de Mouche* méritent que nous rapportions l' anecdote suivante racontée par notre confrère Cinoh au lendemain de la représentation.

« Un jour, Victorien Sardou, qui était alors presque à ses débuts, entre dans un bureau de tabac pour allumer un cigare. Les allumeurs au gaz étaient inconnus à cette époque. Sardou prend donc dans une petite corbeille un fuscau de papier qu'il se dispose à passer sur la flamme d'une lampe. Mais le papier se déroule et le jeune dramaturge aperçoit ces mots tracés d'une écriture connue: « Mon cher enfant ».

Intrigué, Sardou défait le cornet de papier, reconnaît que c'est une lettre, saute à la signature, y trouve le nom de Marie Laurent. C'était une lettre adressée par l'artiste parisienne à son fils Charles, lettre d'une excellente mère, pleine de tendres recommandations et de conseils affectueux. L'imagination du dramaturge se mit aussitôt en campagne et, après quelques jours d'incubation, la folle du logis accouchait du canevas des *Pattes de Mouche*.

La pièce eut un énorme succès. Ce fut le point de départ de la fortune théâtrale de Victorien Sardou ».

Cette vogue, on le voit, se continue et nous devons associer au triomphe d'interprétation de M. Sarter les noms de MM. Arnaud, Perret, Cousin, Chambly, et ceux de M^{mes} Sanlaville, fine et intelligente comédienne, Lemel et Billon.

Théo-Dureuil.



LES CONCERTS

Concerts Symphoniques.

Bien que privé du concours d'un virtuose de marque, le dernier concert donné par l'Association symphonique doit être compté parmi les plus intéressants auxquels il nous ait été donné d'assister depuis longtemps.

Quelle œuvre prodigieuse que la symphonie en *sol mineur* de Mozart! Quelle hardiesse dans ces modulations aux tons les plus éloignés que deux ou trois accords suffisent à aborder! Et quelle profondeur de sentiment sous cette polyphonie si naturelle, si aisée que sa complexité en devient à peine perceptible. Je ne parle pas de l'instrumentation qui renferme toute l'orchestration moderne et qui est une merveille de sobriété autant que de variété.

On ne saurait blâmer l'Association symphonique d'inscrire à ses programmes, à côté des œuvres des maîtres anciens et modernes, quelques compositions non encore consacrées. Encore devrait-on nous présenter d'abord les grands pontifes des églises modernes plutôt que les hiérophantes des petites chapelles.

Ce n'est point que M. Guy Ropartz, dont on nous a joué la *Fantaisie*, soit un musicien dénué de talent! Issu de la lignée des jeunes et riches patriciens de la musique, que César Franck a aidés de ses conseils et instruits de sa science, M. Guy Ropartz a toujours manifesté, comme critique musical, autant que comme chef d'orchestre et compositeur, un très réel et très sincère souci d'art. Placé depuis quelques années à la tête du Conservatoire de Nancy, il a su faire de cette modeste école de province un véritable institut musical qui pourrait être pris comme modèle par bien des établissements similaires.

Est-ce que sa « Fantaisie », par l'horreur du banal et du convenu, ne confine pas parfois au bizarre et à l'incohérent? Un artiste érudit, initié aux nobles conceptions de tous les temps et de toutes les écoles, — comme l'est M. Ropartz, — doit-il rechercher les faciles effets de pittoresque et les singularités voulues qui ont pu caractériser la personnalité très exhubérante d'un Chabrier, mais qui sont à la pensée musicale ce qu'est à la virtuosité la jonglerie des clowns exécutant des variations sur des bouteilles.

M. Ropartz nous apparaît un peu comme ces décadents de la poésie qui s'ingénient à désarticuler leurs alexandrins pour les transformer en vers de onze ou de treize pieds.

Ayant à développer un thème — proche parent de celui qui engendre le finale de la Rhapsodie norvégienne de Lalo — M. Ropartz lui ajoute ou lui supprime un temps pour le présenter rythmé à cinq temps. Nous sommes de ceux que n'effraient point les audaces et qui n'ont cure du respect aux règles de la carrure : les transports désordonnés de Tristan attendant la venue d'Yseult, trouvent dans le rythme à sept ou à cinq temps un admirable mode d'expression, mais nous avouons timidement qu'un rythme de ce genre voulu et conscient nous semble comme déhanché et boiteux.

Que dire aussi de ces facéties instrumentales que ne justifient pas un texte ou une donnée descriptive?... Ces incongruités des cors en sons bouchés, ce parti pris de dénaturer et d'altérer le timbre et le caractère de chaque instrument nous donnent une perpétuelle impression de parodie qui n'est sans doute pas intentionnelle chez un musicien aussi habile que M. Ropartz.

M. Fargues a joué superbement le beau concerto pour hautbois d'Haendel; mécanisme irréprochable, justesse impeccable, style sobre et expressif mis au service d'une magnifique sonorité, telles sont les qualités maîtresses dont M. Fargues a fait montre dans l'interprétation de cette œuvre difficile.

Une partie vocale importante a permis d'entendre M^{me} Mauvernay interpréter plusieurs grands duos avec sa fille M^{me} Mirande. Nous n'avons rien à apprendre à nos lecteurs concernant la large méthode et la superbe autorité de M^{me} Mauvernay. M^{me} Mirande a de qui tenir et pourra marcher sur les traces de sa mère, car elle possède une voix fraîche et séduisante et un très juste sentiment de l'interprétation vocale.

Le duo d'*Orphée*, celui de *Béatrice et Bénédicte* et celui de *Titus*, rendus avec de charmantes nuances, ont été chaleureusement applaudis.

Tous nos compliments à l'orchestre, dont les progrès, sous la direction de MM. Jemain et Mirande, s'affirment à chaque audition.

Marcel Guy.



Concerts et Spectacles

Casino des Arts. — Le public n'aura que l'embaras du choix aujourd'hui, et les amateurs de concert n'auront qu'à venir au Casino pour satisfaire leur goût: à huit heures, la revue *Ohé! les Gones!* complétée et rajeunie avec l'acte nouveau « Aux grandes manœuvres ».

Scala-Bouffes. — Un programme charmant, artistique, intéressant dans chacune de ses parties, attire à l'heure actuelle le public à la Scala. Dans la partie concert, il faut citer de brillants danseurs acrobates, M^{me} et M. Thérèse, la Toska, la reine de la mandoline, et les Carpos, des acrobates-athlètes étonnant d'audace, de force et d'agilité. Le *Pompier de Rochecardon*, vaudeville en deux tableaux.

Eldorado. — Il n'est pas rare d'entendre des personnes dire qu'elles vont à l'Eldorado uniquement pour voir les Okabé dans les deux numéros qu'ils donnent chaque soir. Il est de fait que le travail de ces sept Japonais, véritables phénomènes, est extrêmement nouveau; aussi, des fauteuils aussi bien que des galeries les applaudissements sont unanimes. Les Okabé terminent dimanche soir; ils seront remplacés lundi par une dizaine d'artistes dont deux attractions de premier ordre. Si les Okabé ont la plus grande part du succès, il serait injuste de ne pas mentionner Eugenio, le danseur transformiste tant réputé; il est fort apprécié par les amateurs de chorégraphie. Succès de la pièce *la Sainte-Barbe*, qu'applaudissaient hier des élèves de l'école d'application de Fontainebleau, lesquels se sont fort divertis de cette pochade de caserne.

Cirque Nancy. — Programme des plus variés, terminé par le gros succès: *Au Vélodrome*, nouveau divertissement comprenant une superbe valse mondaine, un intéressant match de Polo à bicyclette, et trois courses de vitesse sur la piste transformée en vélodrome; c'est la plus grande curiosité de la saison; spectacle aussi invraisemblable qu'intéressant.



NOS GRAVURES :

Nous publions aujourd'hui le portrait du sculpteur Millefaut, ainsi que ceux de M^{me} Tassu-Spencer, la célèbre harpiste parisienne et du pianiste Philipp, les deux solistes engagés par l'Association Symphonique pour son dernier concert.

Chronique Sportive

Course d'amateurs, Lyon-Villefranche. — C'est le 8 avril que l'U. V. F. fera sa première course sur route, et le succès en est déjà assuré par les inscriptions reçues; d'ailleurs la valeur des prix, attribués à une course d'entraînement de 30 kilomètres à peine, justifie cet empressement.

Le premier aura droit à un joli objet d'art: « Femme à la Fontaine », œuvre de G. Lévy; les suivants auront le choix entre une jumelle de théâtre, revolver de poche, une boîte de six couverts en ruolz, un encrier de bureau vrai bronze, une paire de fleurets, etc.

Cette course est ouverte aux membres individuels et affiliés de l'U. V. F. et de l'U. S. F. S. A; aussi engageons-nous les amateurs de ces sociétés à s'inscrire de suite, 5, rue de l'Hôtel-de-Ville, chez le chef consul (droit un franc).

Exposition canine de Lyon du 26 au 29 avril. — La Société canine du Sud-Est organisera sa quatrième exposition internationale à Lyon, du 26 au 29 avril prochain, pendant la semaine du concours hippique.

Aux prix prévus dans la classification s'ajouteront les nouveaux prix suivants :

1° 100 francs offerts par un amateur au propriétaire du plus beau lot de chiens du Saint-Bernard;

2° 50 francs offerts par le journal suisse *Central-blatt für Jagd Hunde-Liebhaber* au propriétaire de la plus belle paire de chiens du Saint-Bernard;

3° Deux médailles de vermeil offertes par le Club français du setter anglais;

4° Deux médailles de vermeil offertes par la Société de vénerie;

5° Deux médailles de vermeil offertes par la Réunion des amateurs de chiens d'arrêt français;

6° Deux médailles de vermeil offertes par le Gordon setter club;

7° Une médaille de vermeil offerte par le Tekel-Club français.

Voici la liste des juges :

Chiens courants de grand équipage, M. le comte d'Andigné; chiens courants de petit équipage, M. le comte d'Elva; chiens d'arrêt de races continentales, M. James de Coninck; pointers, M. le docteur Luc Arbel; setters, M. Lamaignère; petits épagneuls de races anglaises, M. le baron Jauber; fox-terriers, M. E. Alamagny; tekels (bassets allemands), M. E. Philip; chiens d'utilité et de garde, M. le docteur Künzli et le docteur Viard; chiens de luxe, MM. Paul Arène et Philip.

La clôture des engagements est irrévocablement fixée au 5 avril. Pour tous renseignements, on peut s'adresser à M. Victor Avet, secrétaire général de la Société canine du Sud-Est, 35, rue Tupin, à Lyon, qui adressera aux intéressés le programme et les feuilles d'engagement.

Touristes Lyonnais. — Dimanche 1^{er} avril, ouverture du concours public de tir à la carabine, établissement Louit, avenue Thiers, angle du cours Vitton, station des tramways Cordeliers-Vaulx-Cusset.

La commission des Touristes de Villeurbanne n'a rien négligé pour donner de l'importance à ce tournoi; en effet, plus de 400 francs de prix en espèces et en nature seront répartis entre les différentes catégories composant le programme, soit tir-illimité, tir limité, section classement aux quatre meilleures séries, etc.

Les programmes seront adressés aux sociétés cette semaine; de plus, la commission adresse ses sincères remerciements aux personnes qui ont répondu à son appel.

Echos et Nouvelles

~ Le dernier concert de l'Association Symphonique, qui sera donné dimanche 25 mars, offrira des attractions exceptionnelles. Citons d'abord M^{lle} de Nocé, ancienne pensionnaire de notre Grand-Théâtre, actuellement engagée à l'Opéra, qui interprétera un air du *Messie* et un air de la *Flûte enchantée*. M^{me} Tassu-Spencer, la célèbre harpiste parisienne, fera entendre pour la première fois à Lyon, la harpe chromatique de Pleyel, dans un concerto de Mozart pour harpe et flûte, dont la partie de flûte est confiée à M. Roger. Enfin, M. Philipp, le réputé pianiste, exécutera, pour la première fois à Lyon, le concerto de notre compatriote Ch. Widor et la fantaisie hongroise de Liszt. Ajoutons que la partie d'orchestre comprend la symphonie inachevée de Schubert, la Marche héroïque de Saint-Saëns et la première audition du *Shylock* de Fauré.

~ M^{me} Mauvernay, le distingué professeur de chant, a donné lundi dans les salons de la place Tolozan, une intéressante audition consacrée aux œuvres de Saint-Saëns. Mélodies, airs d'opéras, duos

et trios ont été enlevés par les élèves de M^{me} Mauvernay avec un style et une méthode dignes de tous éloges. Le gros succès de la soirée a été pour le ténor Millet, pour M^{me} Mirande dans l'air du *Déluge*, et pour M^{me} Mauvernay qui a interprété par une magistrale autorité la *Fiancée du Timbalier*.

~ Le théâtre des Célestins prépare une création des plus intéressantes avec le *Capitaine Loys*, comédie héroïque de MM. Edouard Noël et Lucien d'Ilène, dont Lyon aura la primeur et qui met en scène une héroïne lyonnaise, la *Belle Cordière*, Louise Labé.

Notre compatriote, le compositeur Widor a écrit pour le *Capitaine Loys* une partition que l'on dit fort intéressante.

~ Au Grand-Théâtre, la première représentation de *Jahël*, drame lyrique de Coquard, est remise au samedi 24 mars, par suite de la maladie de M. Artus qui a obligé la direction à confier à M. Durand l'important rôle de Lysias.

~ En présence du succès persistant de *Tristan et Yseult*, le beau drame lyrique de Wagner sera rejoué le mardi 27 mars.

~ Le 29 mars, une représentation de gala, sous les auspices de la Société des anciens élèves des Beaux-Arts, aura lieu avec M^{lle} Delna, la grande artiste de l'Opéra, qui chantera *Samson et Dalila*.

~ Le cercle des Sans-Soucis donnait hier, dans les salons du restaurant Gagnaire, son grand bal annuel, paré, masqué et travesti.

Le succès de cette fête a été complet, il ne pouvait en être autrement, avec les sympathiques organisateurs de cette jeune société. A 2 heures du matin avait lieu la distribution des récompenses attribuées aux plus jolis costumes, et aussitôt après, les joyeux flouffons de l'orchestre entraînaient danseurs et danseuses en d'interminables fantaisies chorégraphiques.

~ A Copenhague, est mort le doyen de tous les compositeurs de musique de l'univers, Jean-Pierre-Emile Hartmann, à l'âge patriarcal de quatre-vingt quatorze ans. Il était né dans la capitale danoise le 14 mai 1805 et était destiné à la carrière administrative; mais après avoir obtenu son diplôme de licencié en droit et une place dans l'administration, il fut jeté par une sorte d'atavisme dans la carrière artistique, car son père et son grand-père avaient été des musiciens renommés. Il devint d'abord organiste de l'église de la garnison, ensuite directeur du Conservatoire de Copenhague, organiste de l'église Notre-Dame, et en 1847 maître de chapelle du roi. Hartmann fut un des représentants les plus autorisés du romantisme dans les pays scandinaves, par ses opéras qui obtinrent un grand succès. Citons parmi ses œuvres lyriques: *Ravenens* (le Corbeau), *Corsarerne* (les Corsaires), *la Fille du Roi des Aulnes* et les ballets *les Valkyries* et *Thrymskirten*. Hartmann a aussi écrit de la musique de scène pour plusieurs drames, notamment pour ceux du poète danois Oehlenschläger, des symphonies, des cantates religieuses et profanes, de la musique funèbre à l'occasion de la mort du grand sculpteur danois Thorvaldsen, des quatuors à cordes et un grand nombre de *lieder* qui ont en partie pénétré en Allemagne. Hartmann n'avait jamais été malade et n'avait jamais manqué, le dimanche, à son orgue; il y a deux ans à peine que son grand âge le força à quitter son poste aimé; à cette époque il avait éprouvé un grand chagrin: son fils et élève Emile, né en 1836, organiste et compositeur distingué, élève et gendre du compositeur Niels W. Gade, était mort subitement.

~ On annonce de Stuttgart la mort du kapellmeister de la cour, Karl Doppler, frère cadet du compositeur Franz Doppler. Il était né à Lemberg (Autriche) en 1826, et commença sa carrière comme flûtiste. Presque aussi célèbre comme virtuose que son frère aîné, il se produisit avec un succès énorme en Autriche, en Allemagne, à Londres, Paris et Bruxelles, et fut nommé directeur de la musique à l'Opéra de Budapest, où il fit jouer plusieurs opéras de sa composition aujourd'hui complètement oubliés (*le Camp des Grenadiers*, *le Fils du désert*, etc.). En 1865, il fut nommé kapellmeister à la cour de Stuttgart et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort avec beaucoup de distinction.

Le Gérant : GOJON.